

VOYAGE A LA DÉCOUVERTE DU PORT-LOUISIEN JEAN-FRANÇOIS DE SURVILLE

Dans son manuel d'*Histoire maritime de la France*, M. Joannès Tramond, professeur à l'École Navale, après nous avoir vanté les explorateurs anglais du XVIII^e siècle, Dampier, Anson, Wallis, Carteret et surtout Cook, affirme qu'à leurs « glorieuses expéditions » les Français n'eurent à opposer que « des entreprises au succès médiocre ». Les deux voyages de Kerguelen aux terres australes auraient été une « assez triste aventure ». Celui de Surville à la Terre des Arsacides et à la Nouvelle-Zélande n'aurait pas donné de résultats importants et aurait été attristé par « des brutalités révoltantes » qui auraient entraîné le massacre d'un autre navigateur, Marion du Fresne. « Tout cela, conclut M. Joannès Tramond, n'était pas de nature à relever beaucoup le prestige de la France et de ses marins. »

Le prestige de la France se trouvant compromis et singulièrement celui de mon compatriote Surville, il m'a paru utile de rouvrir son dossier et d'étudier les découvertes que l'historien maritime a si sévèrement jugées.

Comme Bouvet, comme Crozet (1), comme Marion, comme Kerguelen, Surville pouvait se réclamer de la Bretagne. Il naquit, en effet, le 18 janvier 1717, dans la ville close du Port-Louis, d'une mère bretonne, Françoise Mari-

(1) La Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne a publié dans le tome XXIII (1943) de ses *Mémoires* mon étude sur l'Explorateur port-louisien Julien Crozet, éponyme des Iles Crozet dans la mer des Indes, pp. 41-66.

teau de Roscadec, mais la famille de son père était d'origine normande.

Le bisaïeul était né près de Saint-Lô, dans la petite paroisse d'Agneaux et, après son mariage, était venu s'établir à Saint-Pierre-de-Semilly. C'est là que l'aïeul, Michel de Surville, avait, en 1670, épousé une nouvelle convertie, Catherine Baudet et de cette union étaient nés huit enfants.

En 1695, l'aîné des garçons, Jean, qui devint le père de l'explorateur, se fixa au Port-Louis comme receveur des « droits de ports et havres ».

Le Port-Louis était alors à l'apogée de sa prospérité. La guerre, malgré les efforts des Biscayens et des Jersiais, ne l'avait pas encore atteint dans son commerce et ses marchands, depuis 1689, étaient devenus les fournisseurs de la Marine Royale. Il y avait donc possibilité pour un maltôtier d'y faire fortune et Jean de Surville ne tarda pas à se créer une très belle situation. Non content de diriger le Bureau des Fermes Royales, il devint trésorier des guerres, banquier, « fort grand négociant », et eut le titre envié de conseiller du Roi.

Il avait emmené avec lui sa jeune sœur Elisabeth (2) qui trouvait la vie du Port-Louis follement divertissante, passait des nuits entières au bal en compagnie des nombreux officiers de terre ou de mer, et se livrait, le jour, à sa passion du jeu, à moins qu'elle ne préférât entreprendre des promenades en mer, ayant tellement le diable au corps qu'elle faillit plus d'une fois se noyer.

Jean de Surville se fixa définitivement au Port-Louis, le 27 août 1695, en épousant Marie Barbe, fille de René Barbe, commis des Devoirs de la ville, armateur et négociant. Les Barbe, au cours du xvii^e siècle, avaient fait une fortune suffisante pour pouvoir acheter, près de Nostang, la belle propriété de Kerfrézec, située sur les bords de la mer d'Étel.

Marie Barbe ouvrit largement les portes de sa maison aux hôtes de passage qui, chaque année, venaient s'embarquer au Port-Louis pour les Antilles, les Indes ou la Chine. Elle reçut ainsi plusieurs fois des missionnaires et l'un d'entre eux, en 1699, provoqua la conversion d'Elisabeth de

(2) Voy. : MÉNARD (Abbé), *Une servante des pauvres, la mère Elisabeth de Surville*. Tours, 1887, in-12.

Surville qui, après avoir pris en main la Congrégation de la Sainte-Vierge, au Port-Louis, repartit, en 1705, pour sa province natale, fonda la célèbre communauté du Bon-Sauveur de Saint-Lô et mourut dans cette ville en odeur de sainteté, le vendredi 18 mars 1718.

Marie Barbe étant morte d'une maladie de poitrine qui l'emporta toute jeune encore, Jean de Surville épousa Françoise Mariteau de Roscadec, fille d'un armateur port-louisien (3) et parente de Charles Bréart de Boisanger, directeur de la Compagnie des Indes Orientales (4).

Françoise Mariteau eut neuf enfants, six filles et trois garçons, qu'elle éleva avec courage et avec soin. Le commerce du Port-Louis était, au début du règne de Louis XV, réduit à la vente des sardines pressées, mais la grande Compagnie des Indes, réorganisée à Lorient depuis 1719, attirait à elle tous les fils des anciens négociants.

Le fils aîné de Jean de Surville, René-Louis, fit toute sa carrière sur les vaisseaux de la puissante société-(5). Il mourut capitaine, frappé à mort dans un combat, le 10 décembre 1759, sur son navire le *Centaure*. Deux des filles, Elisabeth et Thérèse, se marièrent respectivement à deux capitaines de la Compagnie, Louis de Canivet et Nicolas-Jean de Frémery (6).

Jean-François-Marie de Surville, le futur explorateur,

(3) Louis Mariteau de Roscadec, époux de Françoise Carle.

(4) Charles Bréart de Boisanger, époux de Catherine Mariteau, né au Port-Louis en 1650 et négociant dans cette ville où il mourut en 1703, fut nommé directeur de la Compagnie des Indes-Orientales un an avant sa mort.

(5) René-Louis de Surville était en 1737 premier enseigne ; il fit le voyage de la Chine à bord du *Fulvy* (cap. Tortel), 1738-39, puis le voyage des Mascareignes à bord de l'*Hercule* (cap. Aubin du Plessix), 1740-41. Passa deuxième lieutenant et repartit pour la Chine sur le *Neptune* (cap. Charles Bréart de Boisanger), 1741-1743. Comme premier lieutenant, il embarqua sur la *Comtesse* (cap. de la Vigne-Buisson), 1744, puis pour la Chine sur le *Philibert* (cap. Nicolas-Jean de Frémery, son beau-frère), 1745-46. Nommé capitaine de vaisseau, il commanda l'*Aimable* (1747), le *Machault* (1751), le *Bristol* (1752-53), le *Duc-de-Béthune* (1754-55) et le *Centaure* (1757-59). Ce *curriculum vitae* a été établi par M^{me} Geneviève Beauchesne, archiviste du port de Lorient d'après les registres 1 P 64, 1 P 65, 1 P 302, 1 P 304 de ses archives.

(6) Canivet commanda la *Vénus* et l'*Amphitrite* ; Frémery, le *Duc-de-Noailles*, le *Triton*, le *Condé*, le *Fleury*, le *Jason*, le *Philibert*, l'*Hercule*, le *Duc-de-Chartres*.

naquit, comme je l'ai dit, le 18 janvier 1717. Il fut baptisé le jour même par le recteur François Geslin de Trémergat, qui avait été pendant quelque temps le directeur de conscience autoritaire de la pieuse Elisabeth de Surville.

Jean-François eut, pour marraine, sa sœur aînée Catherine et, pour parrain, Jean-François Le Roux des Saudrais, capitaine de vaisseau malouin, que la Compagnie de Saint-Domingue avait attiré dix ans plus tôt au Port-Louis où il avait épousé une cousine de Marie Barbe, la fille d'un notaire royal, Pierre Hamonic du Trion. Après son mariage, il passa de la Compagnie de Saint-Domingue à celle des Indes et mourut dans sa ville d'adoption en 1768, âgé de quatre-vingt-neuf ans : ce qui prouve que les voyages au long cours n'altéraient pas obligatoirement la santé de ceux qui les effectuaient.

Jean-François de Surville n'avait pas encore trois ans quand son père mourut, le 13 décembre 1719, étant devenu membre de la Communauté de ville et subdélégué de l'intendant de Bretagne au Port-Louis. On l'enterra dans le cimetière Notre-Dame et les Fermes Royales passèrent aux mains de Louis Guymont de la Motte qui, le 31 août 1723, épousa Catherine de Surville, la sœur-marraine de Jean-François.

Par qui fut éduqué le futur navigateur ? Qui se chargea de lui dans sa première enfance ? Nous n'en savons rien. Nous savons seulement que la maison des Surville au Port-Louis continuait fidèlement à abriter les prêtres de passage qui se rendaient en Extrême-Orient. En 1740 encore, l'évêque d'Halicarnasse, M. de la Beaume écrivait : « Nous quittâmes Paris après trois semaines de séjour et nous vîmes au Port-Louis, lieu de notre embarquement, où nous fûmes reçus et logés chez Madame de Surville qu'on peut appeler la mère des Missionnaires. » (7).

A quelle époque Jean-François quitta-t-il cette mère si dévouée pour son premier embarquement ? Il est probable que ce fut très jeune, car il avait déjà navigué longtemps quand il entra au service de la Compagnie des Indes (8).

(7) FAVRE, *Lettres édifiantes et curieuses sur la visite apostolique de M. de la Beaume, Venise, Berzolli, 1746*, signalé par le R. P. Joseph Michel.

(8) Colonies, C² 288 fol. 77.

Nous le trouvons d'abord comme deuxième enseigne à bord de l'*Hercule* qui partit pour le Bengale, le 10 avril 1740 (9). Revenu bientôt en France, il s'embarqua pour la Chine, avec le même grade, sur le *Dauphin*, le 5 octobre 1743. Il ne put terminer son voyage. Au cours de la guerre de Succession d'Autriche, les hostilités contre l'Angleterre s'ouvrirent en 1744. Les Anglais se rendirent maîtres de l'Océan Indien. Surville fut fait prisonnier le 5 février 1745.

Libéré quelques mois plus tard, il regagna la France le 12 février 1746 et repartit avec la *Bagatelle* le 25 avril suivant. Son navire, comme le précédent, fut capturé par les Anglais et Surville ne put revenir qu'à la fin des hostilités, le 8 juillet 1748. Sa mère, Françoise Mariteau de Roscadec, était morte ainsi que son beau-frère Louis Guymont. Il assista au remariage de sa sœur veuve avec un veuf, Jean-Joseph Cordier de Kerouallan, ancien syndic du Port-Louis, puis il reprit son dur métier.

Il embarqua, le 23 octobre 1748 sur le *Duc-de-Béthune* avec le grade de premier enseigne. Il alla jusqu'aux îles de Bourbon et de France où il posséda plus tard (et peut-être dès cette époque) quelques plantations puis il reprit le chemin du pays pour se marier. Il épousa Marie Jouaneaux, à Nantes, en septembre 1750 (10).

(9) Nous avons reconstitué le *curriculum vitae* de Jean-François de Surville d'après les dossiers C² 288 et C² 289 des Archives des Colonies et surtout d'après les archives du Port de Lorient que M^{lle} Beauchesne a dépouillées avec une patience admirable. Elle a utilisé : 1 P 64 et 1 P 65, comptes courants des appointements des officiers entretenus ; 1 P 137, 138, 140, 144, 146, 149, 157, 161, pièces relatives aux vaisseaux ; 1 P 183, 187, 188 190, 191, 194, 199, 200, 202, 205, rôles d'équipage ; 1 P 215, 216, 219, 223, armements ; 1 P 302 (liasse 64) ; 1 P 303 (liasse 65) ; 1 P 304 (liasse 68) ; 2 P 5, IV, 13 p. 20 ; 2 P 9, III, 4, p. 35 ; 2 P 11, III, 7, p. 44 ; 2 P 33, II, p. 7 ; 2 P 34, I, p. 217 ; 2 P 35, 6, p. 224 ; 2 P 37, I, 7, p. 210 et 15, p. 235 ; 2 P 38, III, 31, p. 236 ; 2 P 39, II, 3, p. 257 ; 2 P 40, II, 9, p. 268 ; 2 P 45, I, 10, p. 301.

(10) Morbihan 3042, Inv. après décès. M. Bourde de la Rogerie (dans *les Bretons aux Îles de France et de Bourbon*, Rennes, 1934, in-8, p. 207), attribue à Surville l'introduction aux Mascareignes du gourami de Batavia, des mangoustans et du durion. Après avoir parlé de ces cultures, il ajoute que l'avocatier du Brésil fut introduit en 1750 par un autre capitaine de la Compagnie, Jean-Baptiste de Lesquélen. Ce Lesquélen n'était pas, comme il le croit, du diocèse de Léon. Il était né au Port-Louis en 1706 d'un autre Jean, officier de la Compagnie des Indes Orientales, lui-même fils d'un premier Jean, marchand-marinier sous Louis XIII, dont une inscription rappelle le souvenir dans la Grand-Rue.

Il passa deuxième lieutenant et fit, en cette qualité, le voyage du Bengale sur le vaisseau *La Reine* (13 février 1752-5 juillet 1753).

Ensuite, sautant un grade et promu capitaine, il commanda successivement *La Renommée*, sortie de Lorient, le 30 novembre 1753, pour la Chine, et la *Compagnie des Indes* (10 février-13 août 1755) qu'il ramena de Pondichéry en France.

Quand il repartit pour les Indes, le 13 mars 1756, avec le *Duc-d'Orléans*, la Guerre de Sept Ans allait éclater et nous n'allions pas tarder à perdre les Indes. Surville rejoignit l'escadre du comte d'Aché qui secondait sur mer les efforts de Lally-Tollendal, et, au cours des combats de 1758, il fut blessé à son poste de commandement (11). On lui remit la croix de Saint-Louis le 30 mars 1759 et son chef d'escadre rendit les « témoignages les plus avantageux » de la façon dont il avait servi et s'était battu sous ses ordres.

Quand son frère René-Louis fut tué sur le *Centaure*, Surville prit, à sa place, le commandement de ce navire (1^{er} décembre 1759) et continua la lutte.

Le 18 juillet 1761, on lui confia, au Port-Louis de l'île de France, le *Fortuné* qui appartenait à la Marine Royale et il reçut à cette occasion, le 12 février 1762, le brevet de capitaine des vaisseaux du Roi.

Il ramenait en France le régiment de Cambrésis et un certain nombre de civils, quand, dans la nuit du 25 au 26 septembre 1763, son malheureux bâtiment fit subitement eau de toutes parts. Surville, par son rare sang-froid, trouva le moyen d'éviter la panique et réussit à s'échouer à Fisch-Bay, à cent lieues à l'est du cap de Bonne-Espérance. Il sauva son équipage, ses passagers, sa cargaison, il ne pouvait songer à sauver son navire.

Il passa sur le *Condé* le 13 novembre 1763 et revint à Lorient le 12 janvier 1764. On lui confia alors le *Duc-de-Praslin* sur lequel il fit le voyage des Indes (22 avril 1764-20 juillet 1766).

En 1766, Surville habitait au Port-Louis dans une

(11) Colonie C2 289 fol. 8. On y trouve cette note : « Grand marin, très bon soldat, propre aux grandes choses, actif, spirituel, ferme et décidé, homme de grand détail, qui a commandé avec distinction des vaisseaux du Roi. »

maison assez vaste de la rue des Dames, meublée dans le goût exotique de l'époque. On avait tendu de satin jaune, dans la chambre du premier étage qu'il occupait avec sa femme, le lit, sa courte-pointe et les huit petits fauteuils et, si la boudeuse était de damas et les autres sièges de camelot du Bengale, ils étaient de couleur assortie au reste. Les rideaux du baldaquin étaient moirés de soie, ceux de la fenêtre en mousseline de Guinée blanche et les boîtes précieuses rapportées de Chine s'alignaient sur la toilette.

Le mobilier était nettement moins riche dans la salle voisine réservée aux deux fils, Jean-Louis-Marie et Jean-François-Marie, mais dans la petite chambre où couchait Marie-Jeanne, la domestique, madame de Surville conservait son linge et notamment neuf douzaines de chemises, huit jupons, seize jupes et une vingtaine de robes dont la plupart (celle en lampas à grandes fleurs, celle en satin broché aurore ou bleu et rouge, celle en perse cramoisie, celle enourgouran, celle en indienne à fond noir, celle en taffetas chiné) venaient d'Extrême-Orient, comme la série des mouchoirs de Mazulipatam.

Dans le salon les six fauteuils et les six chaises de rotin, avec leurs coussins couverts de damas, les deux plateaux rouges de Chine garnis d'un beurrier, d'un sucrier et de huit gobelets de porcelaine, le buffet de bois d'ébène et ses faïences rouges ou bleues, dénotaient facilement leurs origines (12).

Surville, dans cette demeure agréable, préparait un nouveau voyage, une expédition considérable à travers les îles de la mer du Sud. L'idée lui en était venue quand il était encore aux Indes et il avait réussi à faire entrer dans ses projets Law de Lauriston, gouverneur de Pondichéry, et Chevalier, gouverneur de Chandernagor, qui, disposant d'immenses richesses, étaient désireux « d'étendre le commerce d'Inde en Inde et de découvrir de nouvelles routes ».

Les directeurs de la Compagnie admirent Surville dans leur Conseil et le firent nommer gouverneur suppléant de

(12) Morbihan B 3042.

Pondichéry et commissaire du Roi pour la reprise de possession des établissements français dans l'Inde (1^{er} avril et 26 mai 1767) (13). Ils lui confièrent en même temps leur navire le *Saint-Jean-Baptiste* (650 tonneaux, 36 canons) qui fut armé à Nantes aux frais de Surville, de Chevalier et de Law de Lauriston (14).

Le *Saint-Jean-Baptiste* (15) quitta le Port-Louis de Bretagne le 3 juin 1767, fit escale en novembre au Port-Louis de l'île de France et mouilla dans le delta du Gange en mars 1768, séjourna dans cette rivière jusqu'en juillet, descendit ensuite à Pondichéry et revint à Chandernagor en octobre pour terminer ses importants préparatifs. Les deux lieutenants, Jacques Bourde de la Villehuet (neveu par alliance de Surville) et Alexis de la Vigne-Buisson (père de M^{me} de Chateaubriand), débarquèrent et furent remplacés par deux Malouins : Guillaume Labbé et Jean Potier de l'Orme. Surville eut toujours la plus grande confiance en son premier lieutenant dont il appréciait la prudence, la fermeté et « l'habileté à prendre d'excellentes décisions ».

Le premier enseigne était Hugues-Jean-Marie de Surville, neveu du capitaine, fils de son frère René-Louis. Le second enseigne, François Avice, venait de l'île de France. L'écrivain du bord, Pierre-Antoine Monneron, était natif d'Annonay en Vivarais et le chirurgien-major, Pierre Dulucq, de Saint-Boès en Béarn. L'aumônier, le R. P. Paul-Antoine-Léonard de Villeflex, avait été choisi parmi les dominicains de Périgueux.

La quasi totalité de l'équipage européen qui comprenait cent quatorze hommes était d'origine bretonne et principalement de la région malouine. Surville avait choisi son domestique parmi les quelque douze matelots du diocèse de Vannes : c'était Joseph Quével, de Plouhinec.

Pour aider à la manœuvre, on embarqua vingt-sept lascars marins hindous qui, tous, devaient mourir pendant la traversée.

Un capitaine de grenadiers du bataillon de l'Inde, M. de

(13) Marine B⁴ 316 *Journal du Voyage fait sur le vaisseau le « Saint-Jean-Baptiste », commandé par M. de Surville... par P. Monneron.*

(14) Arch. du port de Lorient 1 P 258, p. 11.

(15) Marine 4 JJ 142 n^o 22 *Journal du « Saint-Jean-Baptiste », par*

Saint-Paul, fut chargé de commander un détachement de vingt-quatre soldats (artilleurs et fantassins) qui, eux, n'étaient pas bretons comme les matelots. Ils étaient affublés des sobriquets les plus divers (Baron, Baguette, du Tilleul, Achille, la Noix, Sans-Regret, la Dorade, etc). Presque aussi fragiles que les malheureux hindous, ils devaient, au cours du voyage, payer, eux aussi, un lourd tribut au scorbut.

Il n'y avait qu'un passager officiel, le sieur Martin Hérigoyan, qui mourut le 9 novembre 1769, mais, comme le cas était fréquent à cette époque, on découvrit, peu après le départ, un passager clandestin, le petit Gabriel Le Roux, originaire de Saint-Malo.

Surville commença son journal le 3 mars 1769, à sa sortie de la rade d'Ingeli dans le Gange. C'était « au nom de Dieu » qu'il entreprenait son voyage (15).

Il fit escale, le 20 mars, à Yanaon pour y charger des bœufs, des chèvres et de la volaille, mais le comptoir était menacé d'une invasion des Mahrattes du Nord et le ravitaillement n'y était guère facile. Le 29 mars, il se remit en route ; mouilla le 2 avril, à Mazulipatam, y attendit en vain, jusqu'au 17, des balles de toile qui n'arrivèrent pas et jeta l'ancre, le 5 mai, en face de Pondichéry pour y prendre son dernier assortiment de marchandises.

Le 2 juin, environ deux heures et demie du matin, la brise de terre s'étant formée au sud-ouest, petit frais, le *Saint-Jean-Baptiste* leva l'ancre. A quatre heures et demie il était sous voile. La grande aventure commençait.

On reconnut successivement l'île sud des Nicobars (10 juin). Poulo Wai et Poulo Ronde (11 juin), Poulo Pérak et Poulo Pinang (14 juin) dominées vers le sud-est par la haute chaîne de montagnes de Sumatra.

Guillaume Labbé ; 4JJ 143 n° 23 *Extrait du Journal de Guillaume Labbé* ; n° 24 *Journal du vaisseau le « Saint-Jean-Baptiste » par Jean-François de Surville* ; n° 25 *Journal de Potier de l'Orme pour le voyage des découvertes dans le Sud* ; cartes et plans déposés aux Archives Nationales, portefeuille 39, pièces 59-62 et 69-71. Ces documents sont restés inédits jusqu'à présent. Une relation du voyage de Surville a été donnée par Rochon à la suite de son *Voyage à Madagascar*. Voir aussi C. P. de FLEURIEU. *Découvertes des Français en 1768 et en 1769 dans le Sud-Est de la Nouvelle-Guinée*. Paris, 1790, in-4.

A Poulo Varela, le 18 juin, on mit la yole à la mer pour aller dans l'île, mais une inscription gravée sur un cocotier expliquait que des pêcheurs malais avaient naguère, en ce lieu même, exterminé des Portugais, aussi l'embarcation revint-elle à bord avec un unique baril de très bonne eau et quelques spécimens de ces œufs de tortues que les indigènes ramassent et saient pour les vendre à la grande terre.

On fit escale à Malacca, le 29 juin. Le *Saint-Jean-Baptiste* salua la forteresse de neuf coups de canon. On lui en rendit sept et il fallut bien accepter cet affront : sans quoi les Hollandais auraient refusé tout secours. L'accueil du gouverneur fut d'abord excellent. Il emmena Surville dans son carosse, dîner à sa campagne, puis, sous l'impulsion d'un capitaine anglais, il devint moins aimable, craignant que l'expédition ne fût dirigée contre les Moluques.

Quand on eut fini l'approvisionnement d'eau et qu'on eut terminé la réparation du gouvernail, on mit à la voile, le 14 juillet, et, ce jour-là, le vaisseau faillit sauter. Un commis aux vivres laissa tomber une chandelle dans une pièce d'eau-de-vie. Le feu en sortait à pleine bonde et se serait communiqué à toutes les autres pièces, si le maître d'équipage n'avait eu la présence d'esprit d'entourer la barrique d'un matelas et d'inonder le tout.

Le 15, on quitta définitivement les parages de Sumatra ; le 16, on aperçut l'île Karimon et Poulo Pisang puis l'on s'engagea dans les Détroits. Ils furent vite franchis et, dès le 22, on mouillait à Poulo Tiunan, pour y faire de l'eau. C'était une île couverte d'arbres énormes et pleine de singes dont le plus terrible est « l'homme des bois » que les Malais appellent « orang-outang ». Des indigènes timides et perfides y échangeaient quatre-vingt poules, des patates et des fruits contre de très médiocres petits couteaux flamands. On perdit une ancre dans les coraux de cette île d'où l'on repartit le 24 vers le nord.

On fit, le 25, rencontre d'un vaisseau britannique, armé par le Conseil de Calcutta, et Surville reçut un des officiers anglais à son bord. Trois jours après, on pénétrait dans un estuaire, au milieu d'un paysage admirable. Entre les îlots couverts de cocotiers et d'autres arbres magnifiques, une infinité de bateaux de pêche allaient et venaient en tous

sens. Un officier et l'écrivain Monneron se rendirent à Tringanou, ville populeuse aux maisons de bois couvertes de feuilles de palmier. Dans le sud de la rivière, un fort en planches servait de palais au sultan Mouksouron (ou Manscourou). Ce prince était le seul marchand de son royaume : il affrétait les bâtiments de ses sujets et les envoyait chercher du riz au Cambodge, au Siam et à Java. Les Français revinrent enchantés de l'accueil qu'ils reçurent à Tringanou et rapportèrent un bœuf et des fruits du pays.

Le lendemain, les embarcations furent conduites à terre, vers le soir, à l'heure où la chaleur devenait moins excessive, où les bazars commençaient à s'éveiller. On y fit d'importantes provisions.

Le *saoug-dadar* (16) du prince (c'est-à-dire son intendant) Ichié Boncson, acheta volontiers les fusils, les couteaux et l'opium que Surville lui offrait et donna en échange dix-huit buffles et dix-huit bœufs qui rivalisèrent de férocité quand on voulut les embarquer dans les bateaux. On prit le thé chez l'intendant et Ichié Boncson parla de la politique du sultan qui tentait de se servir des Anglais contre les Hollandais de Malacca. L'amabilité du *saoug-dadar* était grande, mais un officier du *Saint-Jean-Baptiste* qui, par mégarde, avait heurté un haut personnage de la cour, fut, pendant toute la réception, surveillé de très près par un soldat de l'escorte indigène qui le menaçait de sa lance. Le thé fut suivi du spectacle : on invita les Français à assister à l'exécution d'un assassin qu'on promena longuement dans une barque de douze rameurs et dans le ventre duquel on finit par enfoncer une fourche : le fer du Roi !

Le *Saint-Jean-Baptiste* quitta Tringanou le 1^{er} août, après avoir fait provision de riz, de volailles et de fruits, puis il reconnut successivement Poulo Condor (le 6), Poulo Sapate (le 7), le haut cap Bojcador dans l'île Luçon (les 17 et 18), les Babuyanes, archipel extrêmement boisé (le 19).

Le 20, on arriva en vue des Iles Bachi dont l'une présentait un pic fort élevé qui avait la forme d'un bonnet de mandarin. Ces îles paraissaient arides ; elles étaient cependant extrêmement bien cultivées par des indigènes bons et

(16) Potier de l'Orme lui donna ce titre ; Monneron écrit « *l'Aog-dager* ».

vertueux, travailleurs et doux, qui correspondaient assez exactement à l'idée que se faisaient des sauvages les philosophes du XVIII^e siècle.

Dès le lendemain de l'arrivée, on tenta d'aller faire de l'eau dans l'île Montmouth, la plus orientale des Bachi, mais on n'y trouva que des puits où l'on put remplir à grand peine huit barriques. Surville, le 22 au matin, fut à terre dans la plus proche île, avec trois officiers. Aussitôt que son embarcation fut arrêtée, une foule d'hommes et de femmes « couleur de ces olives passées qui ne sont plus bonnes à manger » s'attroupèrent autour d'elle, en criant « Mapia ! Mapia ! », ce qui signifiait que tout était bien, que tout allait bien. Ces insulaires aux yeux bridés, aux cheveux noirs très fournis, étaient vêtus presque décentement, de feuilles de bananiers dont les hommes avaient fait des pagnes et des gilets ; les femmes, des jupes et des pèlerines. Ces femmes étaient « malpropres, dégoûtantes et laides » (« les plus laides que j'aie jamais vues », remarqua Surville), mais, tandis que leurs compagnons laissaient voir leurs jambes mal faites, elles avaient recouvert les leurs de grains en verre de toutes couleurs, éblouissants. Des missionnaires avaient dû passer déjà dans ces îles car plusieurs indigènes savaient faire le signe de la croix.

Les bourgades des Bachi étaient perchées sur des rochers escarpés dans les montagnes et entourées de fortifications, mais il y avait sur le rivage quelques paillottes, extrêmement basses, où l'on accueillit Surville avec la plus grande courtoisie, cherchant à lui rendre service sans rien demander en échange. On lui vendit dix-sept cochons et quinze cabris, puis on lui servit des patates et des ignames arrosées d'une liqueur, le « bachi », qui donna son nom aux îles et qui, faite avec du jus de canne à sucre, inspirait à celui qui en buvait, une joie douce et « satisfaisante ».

Pendant cette réception, trois matelots disparurent. On pensa qu'ils s'étaient enivrés de *bachi* et endormis sous quelque goyavier et on attendit le lendemain pour prendre une décision. On les rechercha toute la journée suivante sans aucun résultat. Il est probable qu'ils avaient déserté car ils avaient emporté avec eux leurs hardes ; néanmoins Surville ordonna d'arrêter les indigènes qui faisaient du

commerce à bord du *Saint-Jean-Baptiste*. Ce fut une stupeur générale chez ces malheureux et beaucoup d'entre eux s'échappèrent à la nage sans chercher à se défendre. On en saisit vingt-quatre auxquels on expliqua, par des signes, que trois matelots manquaient à l'appel et qu'il fallait les retrouver. On garda six otages et on relâcha les autres qui paraissaient avoir compris mais qui revinrent avec trois cochons, en criant : « Mapia ! Mapia ! ». Surville leur réclama encore ses trois matelots et ne les obtenant pas, conserva trois indigènes.

Potier de l'Orme, le second lieutenant, resta persuadé que les insulaires n'étaient pour rien dans la désertion des Français : « En ce cas, écrivit-il, leurs réflexions doivent être bien tristes et ils doivent nous regarder comme les hommes les plus méchants qu'ils aient vus ».

Les trois sauvages, « en voyant fuir les hautes montagnes de l'île Montmouth, poussaient des sanglots qui auraient attendri les animaux les plus cruels », nous dit encore Potier de l'Orme, mais Surville resta ferme dans sa résolution : on lui avait volé trois hommes ; il en prenait également trois, trois qui, plus tard, en France, éduqués et policés, livreraient les secrets de leurs îles.

Le chagrin des sauvages ne dura pas trop longtemps. On leur donna des chemises et des caleçons et ils se mirent à rire en disant : « Mapia ! Mapia ! ». Potier de l'Orme les en aima davantage de les voir « prendre leur mal avec la patience la plus philosophique ». Deux d'entre eux, malheureusement, devaient mourir du scorbut au cours du voyage. Le troisième suivit l'expédition jusqu'à Lima.

En septembre, on eut à subir de fréquents orages. Aux éclaircies succédaient des temps si noirs qu'il n'était pas possible d'apercevoir l'horizon et même les voiles qu'à la faveur des éclairs. Le feu Saint-Elme apparut, presque toutes les nuits, à la grande girouette. Le 7, le 8 et le 9, une comète à la chevelure extrêmement longue apparut parmi les étoiles. Plusieurs fois, des débris de bois, de branches chargées de fruits, des arbres mêmes, comme aussi des courlis et des oiseaux aux grandes ailes qu'on appelle « frégates » marquèrent qu'on avait dû passer dans le voisinage d'une côte ou

d'une île, mais cependant on n'aperçut aucune terre et le nombre des malades s'accrut de jour en jour. Le 24 septembre, on passa la ligne équinoxiale : les vents succédèrent aux calmes et, parmi ces contrariétés sans nombre, Surville chercha à gagner l'archipel des Salomons pour s'y rafraîchir. L'équipage était à bout de force, car il avait jusqu'ici presque autant souffert aux escales qu'à la mer.

Le 6 octobre, on aperçut enfin « quelque chose à l'horizon » et ce « quelque chose » conservait toujours la même forme. On fit des paris pour savoir si c'était une terre ou non et la plus grande partie de l'équipe, tombée dans la désespérance, tenait pour non. Le 7 au matin, pourtant, il n'y eut plus aucun doute : on avait devant soi une île que l'on baptisa « *Île de la Première Vue* » et, plus loin derrière elle, une chaîne de montagne dont le haut sommet le plus proche fut appelé le « *Gros Morne* ». On était à l'extrémité de l'île Isabelle dans l'archipel des Salomons et Surville écrivit dans son journal : « Ces terres ici n'ont encore été vues par personne » et, plus loin : « Il est certain que si ce que nous voyons a déjà été vu par quelqu'un, les cartes sont bien fausses ».

On chercha un mouillage avec grande impatience, car il y avait vingt-sept scorbutiques à bord. On en trouva un, le vendredi 13 dans un havre « très beau et d'une ressource infinie », formé par de nombreux îlots, auquel Surville donna le nom de *Port-Praslin*, en l'honneur de César-Gabriel de Choiseul, duc de Praslin, ministre de la Marine.

Quelques Papous apparurent sur le rivage. Ils étaient armés de lances et portaient sur le dos et sur la tête de bizarres boucliers en rotin tressé. Peu à peu, ils disparurent derrière les arcs, les caféyers, les ébéniers, dont les frondaisons mêlées faisaient du paysage un des « plus beaux de la Nature ». Malgré la défiance générale, une pirogue se hasarda à faire le tour du *Saint-Jean-Baptiste*. Elle était montée par deux hommes qui crièrent « *Aoua Alaw* », montrant par des signes qu'on trouverait à boire à terre. Surville leur jeta de la toile blanche ; l'aumônier, une bouteille avec un peu d'eau-de-vie. Ils cherchèrent vainement à ouvrir ce flacon par le fond. Une seconde pirogue

survint avec trois sauvages qui intriguèrent un peu Surville car l'un d'eux eut un moment la pensée manifeste de décocher une flèche contre le vaisseau et exhorta, d'une voix menaçante, ses pareils à en faire autant.

La nuit se fit plus sombre et des feux s'allumèrent assez près du rivage. Au clair de lune, les Papous faisaient la conversation et s'amusaient à répéter tout ce que l'on disait à bord. Si quelqu'un sifflait, ils sifflaient exactement de la même manière et ils répétaient parfaitement les phrases prononcées par les Français. « Ils faisaient les singes, en un mot, remarquait Surville : ce que nous attribuions à bon augure ». Surville, par précaution, fit charger la batterie à balles et à mitraille, mais il n'y eut pas d'alerte. Seules, à une heure du matin, deux pirogues prudentes circulèrent silencieusement.

A l'aube du 14, toute la flotille des indigènes approcha. Le capitaine leur abandonna un coupon de toile bleue et l'aumônier lança une nouvelle bouteille remplie d'un peu d'alcool qui ne fut pas très apprécié. Une dernière pirogue arriva, longue de cinquante-six pieds et montée par une trentaine d'hommes armés d'épées, de lances et de massues. On virait au cabestan en scandant le refrain : « Virez, garçons ! Virez ! » : les Papous répétèrent ces mots. Ils tombèrent en extase quand les soldats leur jouèrent un air de fifre accompagné d'un roulement de tambour, puis, dans leur joie, ils frappèrent l'eau, comme en cadence, avec leurs avirons.

Les plus hardis montèrent bientôt à bord du *Saint-Jean-Baptiste* et cherchèrent, au passage, à voler un gilet de matelot et une cravate d'officier. Ils étaient de races mêlées. Certains ressemblaient aux Cafres de l'Afrique du Sud ; les autres étaient couleur de cuivre. Leurs cheveux et leurs sourcils étaient saupoudrés de chaux et certains avaient la peau gaufrée comme du cuir. Deux cercles blancs, passés l'un dans l'autre, leur pendaient à chaque oreille. Ils avaient aussi des cercles au nez et, sur le front, un coquillage gros comme un œuf qui ajoutait encore à la férocité de leur physionomie. Ils portaient aussi des bracelets au-dessus du coude ou du poignet et des ceintures de dents humaines. Ils n'avaient pour tous vêtements que cette sorte de toile végé-

tale que l'on ramasse aux troncs des cocotiers et qu'ils se tortillaient autour des reins.

L'un d'entre eux offrit à Surville des coquilles et des fruits de badamier puis il se proposa pour lui indiquer une aiguade. Sa pirogue prit les devants. Elle était d'un bois très léger et faite de planches assemblées à l'aide de rotin et calfatées d'un mastic noir. Les extrémités étaient fort élevées et décorées d'incrustations de nacre. Une statuette hideuse, qui avait tout l'air d'être une idole, grimaçait à l'avant ; tandis qu'à l'arrière un personnage debout élevait et abaissait en cadence de mystérieuses touffes d'herbes. Au milieu du bateau, un garçon grave, debout lui aussi, appuyé sur une longue lance, avait des fleurs rouges aux oreilles et au nez.

Toutes les autres pirogues escortèrent également les deux embarcations que Surville avait confiées à son second, Guillaume Labbé, et à son neveu. On les conduisit, tout d'abord, dans un petit bras de mer étroit et fort vaseux où l'on avait l'intention manifeste de les faire échouer. Il n'y avait là qu'une mare d'eau de pluie et Guillaume Labbé commença de se fâcher. On le mena alors sur un autre rivage où cinq hommes, bien armés, débarquèrent. Ils ne purent remplir que deux seaux d'eau.

A peine furent-ils de retour qu'un vieux sauvage leva les mains et les yeux au ciel en marmonnant quelques paroles et, à son appel, les Papous se précipitèrent sur les Français. Ils tentèrent d'assommer deux soldats et blessèrent à coup de lance un matelot, le sergent et Guillaume Labbé. Labbé, se voyant cerné, riposta, sans attendre, par deux décharges de mousqueterie très meurtrières. Les sauvages s'enfuirent en désordre, laissant quinze ou seize morts et un blessé qui tenta héroïquement de lancer une dernière flèche et fut abattu.

Le neveu de Surville, voyant également son embarcation sur le point d'être enlevée et ses hommes menacés, fit feu sur trois pirogues et tua encore une quinzaine de sauvages.

Guillaume Labbé ramassa les pirogues abandonnées et alla retrouver son capitaine qui chassait dans une île en compagnie de l'aumônier, du chirurgien et de l'écrivain.

Pour se faire indiquer une aiguade, Surville tenta vainement de s'emparer de deux hommes et de trois femmes qui étaient occupés dans l'île à casser des amandes de badamier. Il dut recourir à une ruse et, vers le soir, il confia une pirogue à deux matelots malgaches, déguisés en papous, qui, circulant paisiblement autour du *Saint-Jean-Baptiste*, attirèrent une autre pirogue montée par deux vrais indigènes. On se précipita sur ces derniers. Ils se défendirent. L'un d'eux fut tué et l'autre se sauva à la nage, en faisant de longs plongeurs. On le rattrapa quand même. C'était un enfant de quatorze à quinze ans, aux cheveux crépus rougis à la chaux. On lui mit les fers aux pieds et il se débattit farouchement, essayant de mordre et mordant même tous ceux qui voulaient l'entraver.

La nuit fut calme, mais cependant on dut tirer sur des sauvages qui rôdaient autour du vaisseau. Ils crièrent « comme des paons » puis disparurent rapidement dans la baie.

Le lendemain matin (15 octobre), le petit papou fut chargé d'accomplir sa mission qui était de conduire Surville à une aiguade. On le tenait en laisse à l'aide d'un « raban de ferlage », c'est-à-dire d'une de ces cordes qui servent à serrer une voile sur une vergue. Il tenta subrepticement de couper ses liens avec une coquille puis, se voyant dans l'impossibilité de fuir, il se décida à gagner une fontaine abondante d'où coulait l'eau la plus limpide.

Il crut qu'en récompense on allait le relâcher et quand on voulut le réembarquer, il renouvela sa fureur, hurlant, se roulant sur le rivage et mordant le sable à pleines dents.

Surville tenait à conserver cet indigène et à le conduire en France pour qu'il donnât plus tard des renseignements sur son pays. Bougainville ne ramena-t-il pas, lui aussi, un tahitien à Paris et qui songea à lui en faire reproche, à une époque où toutes les nations d'Europe se livraient à la traite des noirs ?

Le jeune papou du Port-Praslin fut d'ailleurs, pendant tout le temps du voyage, très bien traité par Surville qui, pour mieux l'instruire, le fit manger à sa propre table. Il s'appelait *Lova Saregua* (« *lova* », dans sa langue, est le nom d'un poisson et c'est pour cela qu'il nageait si bien).

Le second lieutenant, Potier de l'Orme, devait faire de lui, en 1772, le plus brillant éloge, lui reconnaissant « la plus grande impartialité en tout » et la plus extrême franchise. Ce sauvage apprit le français et l'espagnol en quelques mois.

« On a eu pour lui, écrit Potier de l'Orme, une attention singulière et sans doute il le mérite par ses bonnes qualités. Loin d'en abuser, il reconnaît en tout temps que d'en agir ainsi avec lui, c'est une véritable grâce qu'on lui fait. Le seul défaut qu'on lui connaisse, c'est un petit mouvement de désespoir occasionné par une trop grande sensibilité ; il ne tourne jamais que contre lui et ne dure qu'un moment. Il a l'esprit pénétrant et apprend volontiers ce que l'on désire de lui. Il saurait lire sûrement avant peu, s'il recevait une pareille instruction. Je n'ai absolument qu'à me louer de sa probité. Il aime la parure mais, selon ce que j'ai vu plusieurs fois, il ne lui en coûterait rien de l'abandonner. Il connaît très bien le prix de l'argent et cependant n'y attache pas toute la valeur que cette connaissance semble supposer. Il n'est au surplus véritablement sensible qu'à satisfaire son appétit. Pour finir cet article, peut-être déjà trop long, nous pouvons assurer qu'il a les plus heureuses dispositions et qu'il sera probablement exempt de beaucoup de défauts que la plupart des hommes ont communément. »

Potier de l'Orme avait une fois de plus vérifié sa théorie qui voulait que les sauvages fussent tous bons et son jugement sur *Lova Saregua* est corroboré par celui de l'écrivain du bord Monneron qui écrit : « Il n'y a que du bien à dire de ce jeune homme. Son caractère s'est développé insensiblement et il s'est montré susceptible d'instruction en tout et pour tout. »

Surville lui-même, le dur Surville, s'émouvait un moment quand il parlait de son petit sauvage de Port-Praslin. Après nous avoir raconté qu'au cours d'un combat, *Lova Saregua* avait demandé un arc et des flèches pour se battre aux côtés des blancs, il ajoute : « Il est cependant toujours triste par intervalles et, à chaque instant, il demande quand je retournerai vers son « Papa » et sa « Maman ». Il prononce ces deux mots positivement comme nous, sans accent ni rien. » Cela laissait tout songeur le vieux roulier des mers qui avait laissé deux fils au Port-Louis.

Lova Saregua suivit l'équipage du *Saint-Jean-Baptiste* jusqu'à Lima où il fut si stupéfait de la hauteur des maisons qu'il essayait d'en ébranler les murs pensant qu'étant si élevés, ils ne pouvaient pas être solides.

Si tout l'état-major du *Saint-Jean-Baptiste* se trouva d'accord pour faire l'éloge de Lova Saregua, il n'en persista pas moins à garder une très mauvaise opinion des habitants du Port-Praslin en général. Ceux-ci, dans la journée du 16 octobre 1769, avaient encore fait quelques tentatives contre les Français, puis, voyant qu'on tirait sur eux, n'avaient plus insisté.

Pendant que les matelots, sous la surveillance des soldats, remplissaient de nombreuses barriques d'eau et ramassaient en abondance du bois de chauffage et des choux palmistes, on gravait sur un arbre, au-dessus de la fontaine : « Anno 1769. Capitaine Surville a pris possession de ce port au nom du Roy et nommé Port-Praslin ». Sur un autre arbre on écrivit cette recommandation utile : « Prenez garde aux gens de ce lieu », et, pour appuyer encore sur le caractère perfide des Papous, on donna au pays le nom de *Terre des Arsacidas*, c'est-à-dire des Assassins, car l'Encyclopédie disait qu'à l'époque des Croisades, les « Arsacides » qui possédaient douze villes autour de Tyr, se livraient, sous l'impulsion de leur chef, le Vieux de la Montagne, au massacre des Chrétiens.

Le 17 octobre, le sergent qui avait été blessé vint à mourir. On retrouva la pointe d'une lance encastrée dans une de ses vertèbres. Il fut enterré sur le chemin de l'aiguade, au pied d'un arbre, où l'on marqua son surnom « Achille », au-dessous d'une croix et du sigle chrétien I. H. S. Lova Saregua, se souvenant de ses compatriotes que les Français avaient tués demanda plus de dix fois si on les avait mangés.

On quitta le Port-Praslin, le 22 octobre, après de grandes averses qui firent beaucoup de mal aux scorbutiques descendus à terre. Pendant toute la fin du mois, on longea les côtes des îles Ysabelle et Malaïta. Le 26, on découvrit l'« *Ile Inattendue* » que d'autres appelèrent Gower et, le 31, l'« *Ile des Contrariétés* ».

Comme la pluie avait empêché Surville de faire une suffisante provision d'eau et de rafraîchissements à sa dernière escale, il jugea bon de mouiller devant l'île des Contrariétés dont la silhouette était charmante et formait un paysage des plus attachants, avec ses rives verdoyantes et ses vallons couverts de cocotiers. Elle paraissait très cultivée et grandement peuplée si l'on en jugeait par le nombre prodigieux de pirogues qui évoluaient de tous côtés.

Dès le 1^{er} novembre, des sauvages approchèrent. On leur jeta une bouteille vide et un collier de grenats. Ils s'en emparèrent et partirent. Ils revinrent, le lendemain, avec quinze pirogues, sous la conduite d'un chef, coiffé d'un panache de plumes, dont les gestes, la grosse voix et les mouvements rapides étaient étrangement pittoresques. Il monta d'abord seul sur le *Saint-Jean-Baptiste* et déroba une culotte qui séchait sur la dunette. Il sauta ensuite sur le pavillon blanc hissé en poupe, pour l'arracher et ne voulut bien y renoncer que lorsqu'on lui eût donné un coupon entier de toile bleue. Il grimpa alors subitement jusqu'à la hune d'artimon, avec plus d'agilité que le meilleur des matelots et redescendit sur le pont pour danser, sauter et haranguer ses troupes. Une douzaine d'hommes se décidèrent à le rejoindre. Ils avaient les mêmes ornements que les indigènes du Port-Praslin et portaient en outre aux oreilles et sur les bras des bouquets de feuilles d'aromate. Au haut des jambes pendaient quelques gros coris. Ces ornements leur suffisaient pour tous vêtements, mais ils étaient armés d'arcs et de lances.

Guillaume Labbé partit en yole vers l'île avec six soldats et de bons rameurs. Quand il fut à une certaine distance du vaisseau, les sauvages l'entourèrent, sortirent des flèches de leur carquois et s'apprêtaient à les décocher contre les blancs lorsque les soldats firent feu sur eux et le *Saint-Jean-Baptiste* tira quelques coups de canon qui achevèrent de les disperser. Quinze à dix-huit pirogues revinrent pourtant vers le soir ; on les mitrilla comme les autres, puis, voyant qu'on avait encore affaire à des traîtres, on abandonna la relâche avec le plus grand regret car la majeure partie de l'équipage était malade et l'on perdait deux ou trois hommes par jour.

Le 3 novembre, on découvrit trois petites îles, d'une parfaite ressemblance, que l'on appela les « *Trois Sœurs* » ; elles portent encore ce nom. Le 4, on en aperçut deux autres (vraisemblablement l'île Sainte-Anne et l'île Sainte-Catherine) qui furent baptisées « *Iles de la Délivrance* ». Le 7, disparut un dernier cap, sans doute le Cap Surville, au sud de San Cristoval. On était désormais en pleine mer, mais la terre restait proche et l'on voyait passer de longs voliers d'oiseaux dont quelques-uns venaient à bord se faire prendre : c'étaient des frégates, des alcyons, des fous de mer surnommés aussi « manches de velours », des pailles-en-queue à bec rouge et à plumes couleur de feu, des batteurs d'aile, des envergures et des albatros. Il y avait aussi des papillons aux différentes couleurs.

Du 14 au 19, en prenant hauteur avec les octants, on aperçut une tache dans le disque du soleil. Elle apparut d'abord en bas puis remonta tous les jours. Elle était noire et paraissait de la grandeur d'une fève.

Était-ce un signe de malheur ? En moins d'un mois, cinquante hommes étaient morts du scorbut. Le nombre des malades allait sans cesse croissant et les matelots qui continuaient leur travail souffraient horriblement. « Lorsqu'il faut manœuvrer, écrivait Monneron, on entend des cris et des plaintes affreuses ; l'un crie : « Ah ! mon bras ! » ; l'autre : « Ah ! mon estomac et ma poitrine ! ». L'état-major souffre aussi, étant depuis longtemps réduit, comme l'équipage, à la viande salée et au poisson sec et à moitié pourri. »

Alors Surville se décida à mettre le cap sur la Nouvelle-Zélande et rédigea sur son journal les lignes suivantes pour sa défense :

23 novembre . « La maladie et la mort qui ne diffèrent presque pas l'une de l'autre dans notre équipage m'a fait faire de sérieuses réflexions pour savoir si je ne pourrais pas trouver de moyens d'y remédier plus sûrs que celui de suivre la route que je tiens (de tous temps projetée) pour aller, s'il m'est possible, prendre connaissance de la Nouvelle-Zélande et y chercher quelque refuge, y prendre un peu de repos... Suivant le rapport des voyageurs qui nous y ont précédés, les naturels du pays sont féroces et

sanguinaires ; mais de pareils obstacles sont encore plus faciles à surmonter que le scorbut qui prend subitement à la poitrine et vous étouffe dans deux ou trois fois vingt-quatre heures... Il est bien étonnant que notre équipage se trouve dans l'état où il est. Depuis Bengale, ils ont toujours été terre à terre, savoir à Yanaon, à Mazulipatam, à Pondichéry, à Malacca, [à Poulo-Tiuman, à Tringanou] et à Bachi. Pendant tout ce temps et encore longtemps après être hors de Bachi, ils n'ont mangé que de la viande fraîche. L'eau ne leur a jamais été retranchée. Nous avons exprès relâché au Port-Praslin pour être au large et, malgré cela et encore les bons vivres qu'ils ont, ils meurent tout d'un coup. » (17).

Les orages reprirent et la terre promise fut longue à atteindre. Le 4 décembre, en pleine nuit, les officiers et les matelots de quart sentirent tous « une odeur de terre très forte » et la mer parut changer de couleur. Côttoyait-on une île ? Non. Le lever du soleil ne leur permit pas de conserver cette illusion. Ce ne fut que le 12 que la Nouvelle-Zélande, fort haute et montueuse, apparut à l'horizon.

L'aspect de ses côtes n'offrait « rien de flatteur ». C'étaient « des collines de sable ou de terre blanche, marquetées de placards de broussailles ou des montagnes pelées » qui paraissaient stériles. Seuls, les sommets présentaient quelque verdure. La population devait être pourtant nombreuse car, la nuit, on aperçut une grande quantité de feux. On eut un mal infini, le 14 et le 15, à doubler le Cap Maria van Diemen, en face de l'île des Trois Rois. La mer était extrêmement grosse et l'on fut obligé de virer fréquemment de bord et de porter beaucoup de voile pour moins dériver. On baptisa « *Cap Surville* » la pointe appelée aujourd'hui Cap Nord et l'on parvint, le 17, à la Doubtless Bay où l'on a depuis construit la ville de Mongonui. On donna à cette baie très vaste mais d'un abord difficile le nom de « Baie de Lauriston » en l'honneur du gouverneur de Pondichéry et à l'anse où l'on mouilla, celui d' « Anse Chevalier », en l'honneur du gouverneur de Chandernagor.

Les Maoris de la Nouvelle-Zélande firent bonne figure à Surville. A peine le *Saint-Jean-Baptiste* eut-il paru dans la

(17) 4 JJ 143 n° 24 Journal de Surville, 23 novembre 1769.

baie que des sauvages approchèrent avec du poisson. On leur en acheta volontiers, pour quelques lambeaux de toile qu'ils se jetèrent sur les épaules avec la plus grande satisfaction, car, chez les Maoris, à cette époque, c'étaient surtout les épaules qu'il s'agissait de couvrir.

Ces insulaires étaient de beaux hommes, au teint basané foncé, avec des visages agréables, des traits assez réguliers et des yeux magnifiques. Ils n'avaient pour tous vêtements qu'un modeste pagne et une grande chape, faite de plusieurs petites nattes raccordées, qui leur battait les mollets et s'attachait sur leur poitrine. Ils n'avaient pas de barbe. Leurs cheveux longs, plats et teints en rouge, étaient relevés sur le sommet de leur tête et hérissés de plumes blanches. Des pierres verdâtres leur pendaient aux oreilles. Leur figure et le bas de leur corps étaient décorés de dessins géométriques et principalement de spirales.

Leur chef se reconnaissait à sa pelisse de peaux de chien. Il monta d'abord seul à bord. Surville l'embrassa nez sur nez à la mode maorie et lui servit un repas avec de la liqueur dans la chambre du conseil. Comme il offrait sa pelisse, on lui fit cadeau d'une chemise. On lui donna aussi une veste de gros drap rouge à parements et bavaroise verte et une culotte assortie. Il endossa la veste et garda la culotte sur son bras. Quand il redescendit dans sa pirogue, ses compagnons s'empressèrent autour de lui pour lui ôter sa chemise, sans pouvoir en venir à bout, car ils tiraient surtout par le bas.

Le 18, Surville descendit à terre, bien persuadé qu'aucun Européen avant lui n'avait mis le pied en Nouvelle-Zélande. En quoi il se trompait, ignorant le voyage de James Cook (18). Le chef le reçut avec tous les honneurs. Il avait échelonné ses sujets sur les dunes et ceux-ci secouaient sans arrêt et toujours dans le même sens des peaux de chien ou des gerbes de palmes. Le 19, l'accueil fut moins enthousiaste. Le chef dut demander son épée à Surville et la porter à ses guerriers, comme pour leur prouver que des hommes qui livraient ainsi leurs armes étaient apparemment des amis. On remplit dix barriques d'eau ; on ramassa du bois de

(18) Cook arriva en Nouvelle-Zélande le 6 octobre 1769 et, comme il y resta six mois, il s'y trouvait encore lors de l'arrivée de Surville.

chauffage et l'on fit aussi une abondante récolte d'ache et de cresson dont le goût fut trouvé excellent dans la soupe et qui guérirent les malades en leur rendant le corps brûlant, le visage rouge, le sang très agité.

On fit ainsi provision d'eau et de rafraîchissements plusieurs jours de suite et les promenades sur la côte firent le plus grand bien aux scorbutiques. Les Maoris apportaient d'eux-mêmes des légumes, mais manifestement ils s'inquiétaient de voir les Français acheter tant de poisson.

Le 27 décembre, il y eut grand vent. Le *Saint-Jean-Baptiste* chassa sur ses ancrs et faillit s'écraser contre les rochers où la mer se brisait horriblement. Surville, par son habileté et sa présence d'esprit, sauva son navire du naufrage et réussit à mouiller dans une autre anse plus enfoncée dans la baie qu'on baptisa l'*Anse du Refuge*, non sans avoir rompu deux fois sa barre de gouvernail et avoir été obligé d'abattre les mâts de perroquet et de hune pour alléger le vaisseau.

De leur côté, les malades descendus à terre, passèrent une nuit très pénible sous la pluie. Ils furent secourus charitablement par les indigènes qui les traitèrent fort bien dans leurs paillottes. Le chef de l'*Anse du Refuge*, Naguioni, leur offrit du poisson séché et, comme le remarqua Potier de l'Orme, « cette offre paraissait partir d'un cœur vraiment humain ».

Naguioni fêta Surville avec encore plus d'honneurs que n'en avait mis le chef de l'*Anse Chevalier*, mais il eut l'idée malheureuse de laisser se déchaîner trois femmes, aussi « répugnantes » que « laides », qui malgré l'agressivité de leurs danses ne purent s'attirer les bonnes grâces des Français.

Le 31, tout se gâta. Pendant la tempête, on avait perdu la yole. On aperçut, ce jour-là, dans le fond de l'anse du Refuge, des Maoris occupés à la cacher. Surville se fatigua beaucoup à courir dans le sable des dunes pour tenter de la retrouver. Il ne put la découvrir et, très ulcéré de ce vol, incendia une pirogue chargée de sennes et plusieurs cabanes de pêcheurs. Comme Naguioni tentait d'intervenir, il le fit mettre aux fers malgré l'intervention de Potier de l'Orme, et le garda prisonnier. Ayant déjà perdu plus d'un tiers de

son équipage, quatre ancres et quatre câbles, il sentait toute l'importance de la perte de cette yole qui manquerait beaucoup en cas de naufrage. Et puis, comme à Bachi, comme à Port-Praslin, il tenait à ramener un indigène (19).

Ces incendies et cet enlèvement, commis dans la Doubless Bay, ont-ils influé sur l'attitude des Maoris trois ans plus tard à l'égard de Marion Dufresne qu'ils dévorèrent dans la Baie des Iles ? Il est difficile de le savoir.

Le 1^{er} janvier 1770, le *Saint-Jean-Baptiste* quitta définitivement les rivages de la Nouvelle-Zélande. Cette escale avait produit un effet excellent sur les malades et s'il était mort cinquante-quatre hommes avant d'arriver à la Baie de Lauriston, il fallut attendre le 21 mars pour voir le scorbut recommencer ses ravages.

La traversée de la mer du Sud se fit sans histoire. Chaque rencontre d'oiseaux (goélettes blanches, moutons du Cap, fous, taille-vents, pailles-en-queue) donnait l'espoir de rencontrer quelque terre inconnue et d'y trouver un peu d'eau, mais tous ses espoirs successifs étaient vains. Le 6 mars, Surville ayant réuni tout son état-major, posa solennellement la question de savoir s'il fallait continuer à louvoyer pour rechercher, comme il en avait reçu l'ordre, l'île découverte par l'Anglais David, en 1686, ou, au contraire, devait-on faire route directement pour l'Amérique espagnole ? Tous, très las de la mer, réduits à une chopine d'eau par jour, les officiers du *Saint-Jean-Baptiste*, malgré « la gloire et le patriotisme », décidèrent de gagner au plus vite le Pérou et d'aller chercher dans le sud les vents d'ouest favorables.

Le 24 mars, en vue de l'île Juan-Fernandez, à neuf heures du soir, mourut du scorbut le chef maori Naguïnoni. Beaucoup d'autres malades étaient à toutes extrémités et désiraient la mort pour être délivrés de leurs maux.

Le 30, enfin, des alcyons et des « manches de velours » annoncèrent le voisinage des côtes. Le 4 avril, l'équipage épuisé apercevait le Pérou.

(19) Il comptait apprendre par ces indigènes une fois civilisés quelles étaient les mœurs et aussi les ressources de leurs pays.

« Cette contrée aux malheureux féconde
Qui produit les trésors et les crimes du Monde. » (20).

Les tortues, les lous marins, les baleines mêmes, venaient s'ébattre autour du vaisseau, dans la mer couleur d'olive, mais dans la chaleur de l'infirmerie, les malades couchés sur de l'étoffe, n'ayant ni bouillons, ni tisanes, criaient continuellement la soif.

Le 7 avril au soir, le *Saint-Jean-Baptiste* mouilla devant Chilca et le lendemain matin on mit une embarcation à la mer. Guillaume Labbé tenta vainement de gagner la terre pour porter une demande de secours au vice-roi du Pérou. La barre qui régnait le long du rivage l'en empêcha. L'état de l'équipage (il y avait eu treize morts depuis quinze jours) ne permettait pas à Surville d'attendre. Il prit avec lui deux matelots bretons, Julien Fleury, de Saint-Malo, et Louis Rigoussel, de Guidel, et un timonier indien de Pondichéry, excellent nageur, qui mit la lettre dans une bouteille et s'en chargea. Habitué aux barres du Coromandel et libre de ses mouvements, il parvint facilement au rivage et porta le message au curé du pays.

Surville, pendant ce temps, resté, avec les deux matelots dans la barque solidement chevillée qu'il avait apportée de Bachi, s'approcha imprudemment de la barre et pris dans un tourbillon se retrouva dans la mer avec ses compagnons. Tous, embarrassés dans leurs vêtements, ne purent se soutenir longtemps sur l'eau et furent noyés.

Guillaume Labbé prit le commandement du vaisseau, charge aussi « épineuse qu'inattendue », et le conduisit à Callao. L'indien, débrouillard, réussit de son côté à faire envoyer au *Saint-Jean-Baptiste* un renfort de matelots espagnols sous les ordres d'un capitaine qui parvinrent à bord, le 10 à midi, et peu de temps après, dans la même journée, les malades émerveillés reçurent pain, viande, légumes, fruits, eau et vin. Mais, tout en mettant de la promptitude à secourir des malheureux, don Manuel Amat, vice-roi du Pérou, se montra fort circonspect et plaça bientôt sur le vaisseau français un lieutenant-colonel et vingt-cinq grenadiers.

(20) Vers de Voltaire (tragédie d'*Alzire*), cités par Potier de l'Orme dans son journal.

Le 11 avril, après avoir salué la citadelle de Callao de quinze coups de canon (elle n'en rendit que sept), on piqua toutes les vergues du *Saint-Jean-Baptiste* en sens contraire, on mit le pavillon à mi-mât et on tira de cinq minutes en cinq minutes un coup de canon de deuil pour les funérailles de Jean-François de Surville. Dom Léonard de Villeflex chanta la messe de *Requiem* qui fut suivie d'une salve de quinze derniers coups de canon.

Les malades furent transportés à l'ancien collège des Jésuites de Bellavista et la cargaison fut débarquée. Monneron revint en France avec le mousse et tenta de hâter le retour du navire, mais, malgré toutes ses démarches et les interventions des ministres de France et d'Espagne, il fallut attendre le 28 août 1772 pour obtenir la mainlevée du *Saint-Jean-Baptiste*. Dans l'intervalle dix-neuf hommes moururent. Cela porta à soixante-dix-sept le nombre des morts. Vingt-cinq autres hommes désertèrent dont le neveu de Surville et l'aumônier qui s'évadèrent ensemble dans la nuit du 4 au 5 janvier 1772.

Guillaume Labbé, pour son retour, dut recruter soixante-trois matelots espagnols. Le *Saint-Jean-Baptiste* quitta Callao le 7 avril 1773 et, le 20 août suivant, après avoir tiré deux coups de canon (signal ordinaire des vaisseaux de l'Inde), il passa près de la citadelle du Port-Louis d'où on le héla suivant l'usage pour savoir le nom du navire et celui du capitaine. A trois heures de l'après-midi, il mouilla devant Pen-Mané, ayant achevé son tour du Monde.

Guillaume Labbé rapporta à Marie Jouanneaulx, la veuve de Surville, les habits de velours uni, de tissu d'or et de soie pourpre qu'avait portés son mari, la croix de Saint-Louis, les mèches de cheveux prélevées par les Espagnols sur la tête de l'explorateur, les dictionnaires, les atlas maritimes, les traités de navigation et les histoires des voyages qui avaient servi à préparer l'expédition. D'argent, Marie Jouanneaulx n'en reçut guère. Elle avait pourtant englouti toute sa dot qui montait à 60.000 l. dans l'armement du *Saint-Jean-Baptiste*. Elle vécut désormais au Port-Louis d'une pension de cinq cent livres (21). Son fils aîné, Jean-

(21) Marine C7 314 ; Morbihan B 3042, inventaire après décès ;

Louis, était, en 1775, sous-lieutenant au régiment d'Artois-Infanterie et le cadet, Jean-François, aspirait également à un emploi dans l'armée. Nous ne savons rien d'autre sur eux sinon que la mère habitait encore en 1789 dans la rue des Dames au Port-Louis (22).

A cette date, Lapérouse venait de disparaître dans l'île de Vantikoro, voisine des îles Salomon, mais son nom, au contraire de celui de Surville, allait connaître la gloire. Surville, lui aussi, ne méritait-il pas de sortir un moment de l'oubli ? Un homme qui a sacrifié pour faire progresser la science que l'on avait du monde, sa fortune et celle de sa femme et l'avenir de ses fils et jusqu'à sa propre vie, n'est-il pas digne tout de même d'un peu plus de respect et de reconnaissance.

Henri-François BUFFET.

Arch. du Port de Lorient 1 P 161, dossier du *Saint-Jean-Baptiste*. Voir aussi les documents 2 P 71, VI, 4 et 2 P 71, VII, 194.

(22) Ille-et-Vilaine C 4143. Tous les renseignements sur la famille de Surville ont été puisés dans les registres de catholicité du Port-Louis.